Savoie, Paul. *Dérapages*. Ottawa : L'Interligne, collection « Vertiges ». (138 p.)

I could not find any sixpenny entrance and, fearing that the bazaar would be closed, I passed in quickly through a turnstile, handing a shilling to a weary-looking man. I found myself in a big hall girded at half its height by a gallery. Nearly all the stalls were closed and the greater part of the hall was in darkness. (James Joyce)

Le premier conte « Ardoise Magique » suffit à faire déraper le lecteur dans un dépaysement des plus intenses. Comme tous les dimanches, Edouard, sa femme Edmée, leur fils Dédé et leur fille Ariane s'offrent une journée culturelle au Musée de la ville. Dès ce premier texte, la diégèse constitue une piste qui ne mène nulle part ou presque, c'est-à-dire « à la galerie des anciennes civilisations » (19) simplement pour entrer « dans la mémoire du passé », car Edouard « attend que sa femme lui indique le chemin à suivre » (19). Paul Savoie n'est pas de ceux qui font du régionalisme alimentaire : ses contes ont une portée universelle. Comme le jeune héros de « Araby » – conte tiré de *Dubliners* de James Joyce – il arrive au bazar en retard et presque tous les magasins sont fermés. L'aliénation de l'artiste moderne ne peut trouver une meilleure allégorie. Mais la narration est assez légère pour laisser la place au discours, à la finesse psychologique, non pas à l'action, mais au refus de l'action. Edouard se comporte comme le juge de *La chute*. C'est ce même sentiment que Camus appelait le « malconfort » qui se manifeste ici. On pêche par omission, on se sent vaguement coupable de non-assistance de personne en danger. Mais Edouard ne se base guère sur des questions juridiques. Sa conscience douloureuse est une source d'extrême souffrance, mais c'est le prix que l'artiste doit payer pour acquérir une exceptionnelle sensibilité ; et Paul Savoie de conclure : « Edouard et sa famille entrent dans la mémoire du passé » (19).

« Vélocipède » (21-26), comme la nouvelle précédente, lance un défi à la narration traditionnelle. Cette approche caractérise la vision de Paul Savoie depuis au moins la publication de *Contes Statiques et névrotiques* (Guérin, 1991). En effet, Sandra, la protagoniste de ce conte, fait sa randonnée en vélo de bon matin. Au début, cette épouse et mère de famille nous semble solide, monotone et bien-pensante dans sa perfection rationnelle. Mais, « soudain elle se met à faire des zigzags » (24). Croche-pied du destin ? La réponse est contenue dans la dernière phrase du conte : « Elle avance dans l'inconnu » (26).

Un conte qui constitue une exception au sein d'un livre déjà si exceptionnel c'est « Infâme courgette » (101-110). Il porte le numéro 13, n'aborde pas de questions métaphysiques et se situe dans un quartier italien et portugais qui produit chaque année le concours de la plus belle et plus grosse courgette. Je n'en dis pas plus sur cette nouvelle. Le lecteur ou la lectrice piqué-e de curiosité n'aura pas le choix : ils devront acheter le livre...

La variété de ces contes est vraiment des plus remarquables. « A la nage » (87-94), par exemple, nous présente quatre amis dont trois seront morts à la fin de la nouvelle. L'atmosphère va du milieu onirique au fantastique, des mémoires au roman policier, du narrateur hétéro-diégétique au monologue intérieur. Paul Savoie demeure l'un des meilleurs conteurs au Canada.

Alexandre Amprimoz, Université Brock